

Enfants de la honte

On les appelle les enfants des rues. Combien sont-ils? Je ne saurais le dire mais depuis Nairobi au Kenya, chaque grande ville des pays d'Afrique de l'est connaît ces bandes de gamins vêtus de loques, sales, pieds nus, traînant et mendiant. Certains sniffent de la colle, la plupart dort à même le sol le long des rues commerçantes. Enfants des rues, enfants perdus au cœur des cités, ils sont les orphelins du sida, de la malaria ou de la misère qui ravagent leur rang et celui de leurs parents.

Symboles de l'infâmie économique, ils sont la honte des nantis mais ceux-là s'en débarrassent sans état d'âme d'un geste de la main ou grâce à quelques pièces de monnaie. La honte n'atteint pas leur propre satisfaction, la misère ne salit pas leurs beaux costumes, la fange ne colle pas aux roues de leurs luxueuses voitures.

Nous, mzungus, occidentaux, blancs sommes la promesse plus flagrante encore d'une richesse avérée. Sitôt qu'ils nous voient, les enfants des rues se précipitent et nous suivent, mains tendues ou esquissant le geste de la faim. Bien trop nombreux, il est impossible de les satisfaire. Nous ne pouvons donner que ce que nous avons: chiapatis, pain ou fruits; si nous n'avons rien avec nous, nous sommes contraints au refus car nous ne leur donnons jamais d'argent par crainte qu'il ne serve à acheter de la colle plutôt que de quoi manger.

En Afrique de l'ouest, la présence de ces enfants mendiants se justifie par la religion; ce sont des talibés, élèves d'une école coranique, orphelins recueillis ou enfants confiés aux soins d'un marabout qui leur dispense l'enseignement du Coran mais sans subvenir à leurs besoins notamment alimentaires. Cette initiation religieuse est largement explicitée dans le roman de Cheikh Amidou Kane: L'aventure ambiguë. Quelle que soit sa condition sociale, l'élève coranique doit subvenir à sa propre subsistance.

Sans accorder la moindre légitimité à de telles pratiques, nous n'avons à ce jour découvert aucune justification similaire à la mendicité enfantine en Afrique de l'est. Ici même, en Tanzanie, où l'Islam retrouve une place importante dans le partage des confessions, et plus particulièrement dans la ville de Mwanza, beaucoup d'enfants dans les rues mais pas de principe religieux sous-jacent, qu'on le juge acceptable ou non.

Au soir du 23 décembre, plusieurs enfants nous abordent mains tendues. Un petit signe négatif de la main, nous baissons le regard et poursuivons notre chemin, la honte au front. Le plus jeune, à peine six ou sept ans, s'engage malgré tout à nos côtés et réitère sa requête, il a faim. Je lui dis: "chakula?" (nourriture?), il fait oui de la tête. Je lui lance un "OK" et l'engage à nous suivre vers l'endroit habituel pour nos dîners, l'étal de Mama Tatu sur le trottoir d'une rue non goudronnée. Nous sommes bientôt rejoints par un autre enfant de deux ou trois ans plus âgé. Mama Tatu s'inquiète de les voir s'asseoir près de nous, nous la rassurons et leur commandons à chacun une assiette de riz et de haricots.

Ils se mettent à manger, sans hâte, en silence. Peu après, tandis que le plus grand termine son plat, le jeune prénommé Jose se lève et s'éloigne d'un pas rapide. Nous nous étonnons, Mama Tatu parvient à nous faire comprendre qu'il va chercher un ami. Jose revient en effet quelques minutes plus tard, accompagné d'un troisième enfant, à peine plus âgé que lui, à qui il offre les restes de son repas. Nous sommes émus et admiratifs, demandons à Mama Tatu d'ajouter du riz et des haricots dans l'assiette et tentons de mesurer tout le poids de la leçon qui nous est donnée: malgré leur total dénuement, les enfants des rues cultivent un réel et magnifique esprit de solidarité.

Ce n'est pas nous qui avons fait preuve de générosité - les plats nous ont coûté moins d'1€50 - mais bien cet enfant qui ne possède rien mais qui partage tout.